

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire =
Rivista storica svizzera

Band: 20 (1970)

Heft: 1/2

Artikel: L'école française et l'histoire économique globale

Autor: Léon, Pierre

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-80641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉCOLE FRANÇAISE ET L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE GLOBALE

Par PIERRE LÉON

Parler d'une «Ecole» française d'Histoire Economique, au sens propre et étroit du terme, paraît actuellement, et plus encore que par le passé, une véritable gageure. Si Marc Bloch, Lucien Febvre et Fernand Braudel se sont toujours défendus, avec vigueur, de vouloir imposer idées et principes à tous ceux qui cherchaient une inspiration dans leur œuvre, il est certain que, quelle qu'ait été leur influence sur le mouvement de la pensée historique nationale – et elle reste très profonde –, ils n'ont été ni totalement suivis, ni écoutés sans réserves par les chercheurs et par les savants qui les admiraient. De même, C. E. Labrousse, tout en imprimant sa marque très personnelle sur nos recherches et tout en introduisant bien des travaux dans des directions neuves, n'a pas davantage prétendu instaurer je ne sais quelle «orthodoxie».

De fait, en dépit de certaines apparences, c'est la liberté la plus complète qui, dans le passé comme dans le présent, domine, de façon très heureuse, les efforts des chercheurs français, largement animés par un désir «désintéressé» et sans idée préconçue d'appréhender les structures et les mouvements économiques qui accidentèrent le cours de l'Histoire. Cependant, liberté n'est pas synonyme d'anarchie; dans le respect absolu de toutes les «tendances», un certain nombre de directions majeures se sont dessinées au fil des décennies; elles triomphent depuis une trentaine d'années. Ce sont ces

«lignes de force» que nous nous appliquerons à définir, en négligeant bien des directions secondaires, mais non sans fécondité.

Ainsi posé, le problème se simplifie, et, d'entrée de jeu, l'on peut dire que l'École française, au cours d'une évolution déjà longue, a toujours été inspirée par le souci redoutable de constituer une Histoire économique globale et totale, embrassant, en une synthèse suprême, l'ensemble des réalités économiques à l'échelle planétaire, dans le Temps et dans l'Espace, dans les structures et dans la conjoncture, par un mouvement d'appréhension des formes et des mouvements, du «permanent» et du «transitoire». Surtout, elle n'a cessé, à propos de tous les problèmes qu'elle envisageait, de prétendre pénétrer de plain-pied dans la «Grande Histoire», c'est-à-dire celle du Monde, dont chaque question particulière n'est, pour elle, qu'un «reflet» ou qu'une «introduction». Selon ses conceptions, l'étude des phénomènes «locaux» n'est qu'une sorte de «caisse de résonance» de phénomènes de beaucoup plus vaste envergure, qui leur donnent l'essentiel de leur intérêt.

Cet esprit de généralisation n'est-il qu'une manifestation, entre autres, du «caractère français»? En tout cas, il témoigne d'ambitions très vastes, d'une audace peut-être excessive. Nous nous efforcerons de voir quelles sont les origines de ce mouvement, quelles en sont les conditions, quelles sont les orientations qu'il a choisi pour mieux atteindre ses objectifs, et aussi dans quelle mesure il a pu triompher des difficultés qui s'opposaient à sa conquête.

I. Les conditions et les influences

1. Les initiateurs

Cette «tradition» française nous apparaît, dès l'abord, comme une tradition relativement ancienne, bien que l'École française se soit formée après les glorieuses Ecoles de l'Allemagne – celle de Röscher, de Schmoller et de Hildebrand –, et de l'Angleterre, illustrée par Cunningham. Dès les dernières années du XIX^e siècle et à

l'aube du XX^e, apparaît une première «génération», celle du matérialisme et du scientisme, qui s'affirme avec vigueur contre l'Histoire «idéaliste», magnifiée par Fustel de Coulanges. Fortement influencée par Auguste Comte et, plus encore, par Renan et par ce grand livre que fut «l'Avenir de la Science», indirectement sensible aux thèses du marxisme, et surtout à ses méthodes d'analyse, elle vivait dans l'ivresse d'une «Science» tenue pour omnipotente. La jeune et conquérante sociologie de Dürckheim et de Lévy-Brühl lui donnait une assurance supplémentaire, par l'accent qu'elle mettait sur le «social» et le «collectif», et aussi par ses procédés ingénieux, graphiques et statistiques, de mise en évidence des phénomènes. Ainsi, se créait une «première Histoire économique», celle des Henri Sée, des Boissonnade, dominée par la puissante stature d'Emile Levasseur, créateur d'une Histoire industrielle et ouvrière, d'une Histoire commerciale, d'une Histoire démographique renouvelées, dont bien des travaux actuels ne sont que la continuation et l'approfondissement.

A cette génération des «hommes de 1900», succèdera celle des «fondateurs», celle des années 1920 et 1930, dont l'influence fut et reste primordiale. Ils introduisent, dans la pratique historique, plus d'enthousiasme et plus de pondération, un esprit souvent plus authentiquement scientifique, unissant la finesse et la sensibilité qu'ils tiraient de leurs «origines» littéraires, à une rigueur plus grande et à une exigence plus haute, à ce sens aigu qu'ils avaient de la nécessaire liaison entre toutes les Sciences de l'Homme. Grande génération que celle des Marc Bloch, des Lucien Febvre, des Georges Lefebvre, qui donna le sens d'une Histoire plus authentique et plus profonde à tant de jeunes chercheurs, et dont l'emprise demeure ineffaçable! Aujourd'hui encore, l'impulsion qu'ils ont imprimée a été telle que nous vivons de leur pensée.

Cependant, si ces grands esprits avaient indiqué la voie, ils n'avaient pu que la parcourir durant un temps limité. La génération des «réalisateurs» suivra, dominée par Fernand Braudel et Ernest Labrousse, formée dès les années 1930, mais atteignant sa pleine maturité au cours de la Seconde Guerre Mondiale, de ses épreuves, de ses horreurs, triomphant au lendemain du conflit et orientant des troupes de chercheurs sans cesse plus nombreux et plus ardents,

dans une véritable fièvre de découverte qui n'a pas cessé jusqu'à nos jours, et dont la célèbre revue «*Annales*», rénovée, transformée, amplifiée, apparaît comme l'un des symboles.

2. Les «Modèles»

Ainsi, se précisaient peu à peu, au sein de «tendances» infiniment diverses et foisonnantes, une certaine convergence de vues, qui donne à ce qu'on peut appeler «l'Ecole française», son originalité propre. Originalité d'autant plus méritoire qu'elle avait à faire face à des «modèles», dont la puissance d'entraînement paraissait écrasante.

D'une part, l'«Ecole anglo-saxonne» semble actuellement, et plus que jamais, monopoliser l'Economie. Forte du nombre de ses chercheurs, de l'équipement perfectionné de ses Universités et de ses Ecoles spécialisées, de la division systématique du travail qui est entrée depuis longtemps dans ses habitudes, elle semblait offrir à l'Ecole française un exemple particulièrement impératif. Et, de fait, ses mérites sont d'autant plus grands qu'elle se compose, pour une bonne part, d'économistes venus à l'Histoire, et qu'elle applique à l'étude du passé les méthodes les plus poussées de la Science économique, voire même son langage mathématique. Il n'en reste pas moins que ses savants conçoivent l'Histoire économique comme une entité indépendante; ils la traitent isolément, pour elle-même, sans toujours attribuer aux évolutions d'autres causes que celles qui résultent strictement du jeu des forces économiques; ce qui donne parfois, à leurs travaux, une certaine sécheresse.

A l'opposé, la conception «soviétique», fait de l'Histoire, une «totalité» insécable, où se mêlent, en des combinaisons subtiles, les éléments les plus divers. Elle l'«oriente» en fonction du jeu des grandes forces économiques et sociales qui la meuvent. Et surtout, l'Economie, sans doute essentielle, n'apparaît, dans cette hypothèse, que comme la base du Politique et du Social, du Moral et du Mental; elle est, sans doute, dans la réalité, inséparable de tous ces facteurs, mais elle ne dispose pas, dans le champ de ses recherches, d'une autonomie propre; elle ne peut être vraiment isolée, sous peine de

perdre l'essentiel de sa signification et de sa portée. Certes, le mérite de cette Ecole – et il est loin d'être négligeable – est de rappeler aux historiens le caractère artificiel des «découpages», d'attirer leur attention sur la complexité, sur la richesse de la réalité historique. Par ailleurs, la logique même de ses vues, l'aspiration générale, qui caractérise les travaux de nos collègues de l'Est, à une synthèse globale et totale, offrent bien des séductions, mais aussi des risques redoutables.

3. Les originalités françaises

a) *Le double refus.* De fait, la grande originalité de l'Ecole française réside d'abord dans un double refus, ce qui est, pour elle, une façon de se définir dès le départ. Elle s'oppose à l'optique anglo-saxonne, à sa spécialisation, qu'elle juge excessive, à sa sécheresse, qui la rebute. Pour elle, l'Economique pur risque de tourner sans fin sur lui-même, d'aboutir, à l'extrême, à des tautologies, de se transformer en une sorte de «mécanisme», éloigné de la vie, c'est-à-dire des hommes. Que signifie l'étude de l'investissement, s'il n'est pas tenu compte des investisseurs? A quoi bon définir un régime agraire, si les utilisateurs en sont exclus? Pourquoi décrire des machines nouvelles, si l'on ne prétend pas savoir pour qui elles furent inventées et dans quel contexte elles ont été imaginées?

A l'opposé, la «tentation soviétique» n'apparaît pas, à la majeure partie des chercheurs français, comme plus souhaitable; ils la refusent avec d'autant plus de courage que, par bien des côtés, sa solidité et sa cohérence les attirent. Mais, ils la jugent trop influencée par le Politique et par l'Idéologie, trop suspendue au Fait. S'ils retiennent souvent les grands thèmes économique-sociaux d'explication qu'elle leur apporte, s'ils sont sensibles à l'étude poussée des substructures et des grands mouvements de la profondeur qui fondent ses thèses, ils souhaitent rester des historiens-économistes et craignent d'oublier, en se livrant à des «extensions» abusives, l'objet propre de leurs travaux.

b) *Les caractères.* Cependant, il n'est pas possible de se définir uniquement par opposition. L'Ecole française l'a compris depuis longtemps. Si ses «refus» – qui d'ailleurs sont loin d'être systémati-

ques et sans nuances – sont énergiques, elle s’est appliquée aussi à offrir d’elle-même une image positive. D’une masse imposante de travaux, d’une série considérable d’articles doctrinaux, de prises de position et de polémiques, de « débats » et de « combats », ressortent un certain nombre de caractères, qui individualisent plusieurs tendances profondes.

Tout d’abord, l’Histoire économique, telle que l’Ecole française la conçoit, est « indépendante », fière d’une autonomie chèrement conquise, mais intimement liée au Social. Ainsi que Jean Bouvier l’a indiqué sans équivoque¹, il s’agit là d’un trait majeur, qui ne pourrait être révoqué sans dommage ; plus peut-être que les autres, il constitue l’apport le plus original des Historiens français à l’Historiographie économique mondiale. Pour eux, l’Histoire sociale constitue un « prolongement obligatoire », infiniment fécond, et comme l’« aile marchante » de l’Histoire économique. Dans cette optique, le Social colle étroitement à l’explication proprement économique, en tant que cause ou effet, en tant que « partie prenante » surtout. Derrière chaque phénomène économique, l’Historien français découvre l’Homme, ce « gibier de l’Histoire »², suivant la féconde expression de Marc Bloch. Toujours, le chercheur se préoccupe de définir les mobiles des hommes, l’utilisation de telle institution économique ou de tel instrument par les hommes ; il se soucie de pénétrer les répercussions sur l’Homme, individuel ou social, d’une innovation ou d’une crise. Tout mécanisme où l’humain n’intervient pas ne peut le concerner. Il s’oppose ainsi à la « virtuosité » économique ou statistique, et considère avec beaucoup de réticences les « modèles », que ses collègues économistes construisent avec enthousiasme et « cassent » avec ardeur.

Cependant, cette Histoire économique ainsi conçue refuse de s’enfermer dans un cadre étroit, et, tout en demeurant elle-même, elle se révèle très compréhensive. Un des grands mérites de Lucien

¹ J. BOUVIER, *Histoire Economique et Histoire Sociale*. Genève, Droz, 1968 ; cf. en particulier « L’appareil conceptuel dans l’Histoire économique contemporaine », p. 11–24, et « Histoire Sociale et Histoire Economique », p. 25–34.

² In MARC BLOCH, *Apologie pour l’Histoire ou Métier d’Historien* (Cahiers des Annales, n° 3). Paris, A. Colin, 1949, p. 2–16.

Febvre et de Marc Bloch réside, incontestablement, dans ce souci des «liaisons», que leurs successeurs, proches et lointains, ont soigneusement préservées. Ces liaisons se révèlent multiples ; bien avant l'invention du «pluri-disciplinaire», d'innombrables articles des *Annales* prônaient la plus étroite collaboration entre spécialistes de disciplines différentes et connexes ; depuis 1945, bien des enquêtes ont été lancées, résultat de l'action concertée d'historiens, d'économistes, de démographes, de sociologues, chaque groupe s'appliquant à envisager un aspect particulier d'un problème d'ensemble. Ainsi se nouent des liens interdisciplinaires, tandis que l'Histoire économique jette des ponts vers le Moral et l'Intellectuel, le Politique et le Scientifique ; elle pense se tenir, sans dévier de ses objectifs primordiaux, à égale distance entre la «sécheresse» des anglo-saxons et la «luxuriance» des soviétiques.

Surtout, elle se pense comme une Histoire à plusieurs dimensions, et c'est peut-être cette ambition qui, plus que les autres, lui a donnée ses lettres de noblesse. L'École française se place, dès l'abord, et avec une très grande force, dans le Temps, ce Temps à qui C. E. Labrousse a su donner une valeur toute particulière, dans le Temps qui scande et valorise la vie des Hommes³. Un temps concret, vécu, long ou court, toujours inégal, pesant d'un poids plus ou moins lourd sur les Sociétés ; en un mot, l'École française pense avoir créé le «Temps de l'Histoire», selon l'expression de Jacques Le Goff⁴ si différent du temps mathématique et astronomique, du «Temps des Horloges». Mais quelle que soit l'importance du Temps dans les conceptions françaises, la notion d'Espace n'est pas moindre, cet Espace de Fernand Braudel et de sa «Méditerranée»⁵, sans rapport, lui aussi, avec celui des géomètres et des géographes. L'Espace, tel

³ Cf. en particulier son *Esquisse du Mouvement des prix et des revenus en France au XVIII^e siècle*. Paris, Dalloz, 1933, 2 vol. ; et *La crise de l'Economie Française à la fin de l'Ancien Régime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1943.

⁴ JACQUES LE GOFF, «Temps de l'Eglise et temps des marchands», dans *Annales*, t. 15, fascicule 3, 1960, p. 417-433.

⁵ F. BRAUDEL, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, A. Colin, 1949 ; 2^e édition, en 2 volumes, 1968.

que lui-même et Pierre Chaunu⁶ l'appréhendent, se « construit », s'étend et se rétracte au gré des vents et des flots, des intempéries et des orages, des progrès techniques aussi. Il se met à la mesure des Hommes et des Civilisations. Il est un Espace vivant et agissant ; il constitue un des grands facteurs de l'évolution économique et humaine.

À ces deux dimensions essentielles, s'en ajoute une troisième, que les complète, celle de la Profondeur. Elle crée la Géo-Histoire, que Fernand Braudel, le premier, a su extraire de l'immense « Somme » de ses expériences méditerranéennes⁷. Aux houles plus ou moins accusées de la surface, agitées au gré des événements, s'opposent des éléments plus permanents, aux évolutions plus lentes, tandis que, dans le tréfonds des « couches historiques », se lovent des structures quasi-immobiles à l'échelle du siècle, mues avec une extrême lenteur à l'échelle pluri-séculaire, et dont les glissements ne sont peut-être pas le facteur le moins déterminant dans la formation des processus globaux ; du climat aux terroirs, des sociétés aux mentalités, tout un substratum se précise, dont l'impact, dans la longue durée, apparaît autrement décisif que celui de telle expansion, chronologiquement localisée, de telle crise ou même de telle innovation.

Ainsi, se précise une Histoire pluri-dimensionnelle, qui est, en même temps, utilisatrice de méthodes originales. En elle, s'unissent les concepts traditionnels d'une érudition aux techniques soigneuses et patientes, et l'emploi croissant des méthodes de l'Economie. Tandis qu'elle recourt à des sources diversifiées à l'infini, connues souvent depuis longtemps, mais lues sous une lumière plus vive et dans un esprit nouveau, sources fiscales, notariales ou cadastrales, comptables et statistiques, son appel au Chiffre, à la Mesure, devient de plus en plus pressant et exigeant. A une histoire « de masse » correspondent des « techniques sérielles », tandis que le quantitatif vient

⁶ En particulier dans sa monumentale thèse, *Séville et l'Atlantique (1504-1650)*. Paris, SEVPEN, 1959, 3 vol., plus 7 volumes de statistiques et un Atlas, 1955-1956, ainsi que dans sa thèse complémentaire, *Les Philippines et le Pacifique des Ibériques (XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles)*, Paris, SEVPEN, 1960.

⁷ Dans sa grande thèse précitée.

s'unir étroitement au qualitatif et lui apporter, dans tous les domaines de la Recherche, sa précision et sa rigueur logique.

Enfin, l'Historien-Economiste, tel que Lucien Febvre le concevait, et tel qu'il se conçoit lui-même, apparaît comme profondément conscient de tous les obstacles, de toutes les incertitudes qui s'opposent à sa progression. L'Histoire économique, telle que l'Ecole la perçoit, est une « Histoire-Problèmes ». Elle refuse de se nourrir de certitudes et de s'endormir dans la facilité. Elle ne cesse de chercher et de se poser des questions, qu'elle s'efforce de résoudre, sans toujours y parvenir. Elle vit dans une quête inquiète, dans les repentirs. Pour elle, pas d'Histoire « définitive », mais un perpétuel approfondissement, une constante remise en cause, une incitation sans fin, et parfois douloureuse, à la Recherche. Ce n'est donc pas à une histoire « apaisée », triomphante que nous avons affaire ; mais, ne nous y trompons pas, cette « indécision » porte en elle un élément majeur de fécondité et d'enrichissement. Par elle, s'opère un extraordinaire foisonnement des initiatives et des tentatives, dans les directions les plus variées.

II. Les directions

1. Le champ des Recherches

Le champ des recherches poussées par l'Ecole française se révèle, en effet, très vaste. Chronologiquement, elles s'étendent surtout du XVI^e à la fin du XIX^e siècle, à l'exclusion d'un XX^e siècle, que « protègent » – parfois de façon excessive – la « superstition » des Archives et les limitations de toute nature que les détenteurs, publics ou privés, de fonds opposent à l'ardeur et à l'impatience des chercheurs. De fait, peu de travaux fondamentaux – et l'on peut le regretter – se sont risqués, jusqu'à présent, au-delà de la limite fatidique de 1914.

Géographiquement, ainsi qu'on peut le penser, la France et son évolution propre se sont placées au centre des préoccupations des chercheurs. Mais non, et fort heureusement, la France seule. Par nature et par vocation, l'Ecole française a un goût prononcé pour l'Histoire comparative ; ses adeptes se livrent à de grands périples,

qui les mènent à travers l'Europe et sur les routes du vaste Monde. Si Braudel a triomphé dans l'analyse du Monde Méditerranéen, c'est sur l'Atlantique en direction des Amériques espagnole et portugaise que nous ont entraînés, avec bonheur, Pierre Chaunu et Frédéric Mauro⁸, tandis que Louis Dermigny nous découvrait magistralement les triomphes et les misères de l'Asie Orientale⁹, et que François Crouzet nous orientait, avec la pondération et la science qui le caractérisent, vers les civilisations anglo-saxonnes¹⁰. Dans cette «revue», forcément insuffisante, le «Nord», cet immense Nord aux ressources sans bornes et aux profondeurs mystérieuses, restait en grande partie «inexploré»; les travaux de Pierre Jeannin¹¹, pour les régions de la Baltique, de Michel Morineau¹² pour la Hollande et ses «prolongements», sont en train de combler une regrettable lacune.

⁸ F. MAURO, *Le Portugal et l'Atlantique au XVII^e siècle*. Paris, SEVPEN, 1960.

⁹ L. DERMIGNY, *La Chine et l'Occident. Le commerce à Canton au XVIII^e siècle (1719–1833)*. Paris, SEVPEN, 1964, 3 vol. et un atlas.

¹⁰ Outre de nombreux articles et comptes-rendus, sa thèse est essentielle pour la connaissance de l'Angleterre: *L'Economie britannique et le Blocus continental (1806–1813)*. Paris, Presses Universitaires de France, 1958, 2 vol. Parmi les études de F. CROUZET: «Angleterre et France au XVIII^e siècle. Essai d'analyse comparée de deux croissances économiques», dans *Annales*, t. 21, fasc. 2 (1966), p. 254–291. «La Formation du capital en Grande-Bretagne pendant la Révolution industrielle», dans *Deuxième Conférence Internationale d'Histoire Economique, Aix-en-Provence, 1962*. Paris, Mouton, 1962, p. 589–642.

¹¹ P. JEANNIN, «Les comptes du Sund comme source pour la construction d'indices généraux de l'activité économique en Europe (XVI–XVII^e siècles)», dans *Revue Historique*, t. CCXXXI (janvier-mars 1964 et avril-juin 1964, p. 55–102 et 307–340); et *L'Europe du Nord-Ouest aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Presses Universitaires de France (Collection «Nouvelle Clio», t. 34), 1969.

¹² MICHEL MORINEAU a publié de nombreux articles sur le commerce hollandais au XVII^e siècle, ainsi que sur les structures du capitalisme d'Amsterdam, en attendant la parution d'une grande synthèse sur la Hollande au «Siècle d'or». On citera seulement, dans une œuvre déjà importante, sa brillante étude sur «La balance du commerce franco-néerlandais et le resserrement économique des Provinces-Unies, au XVIII^e siècle», dans *Economisch-Historisch Jaarboek*, 1965, p. 170–233.

Enfin, «logiquement», l'Ecole française s'est d'abord intéressée aux grandes «structures»; elle s'est, plus encore, appliquée à l'analyse des dimensions et des mouvements, qui assurent, à ses recherches, une grande force d'attraction, ainsi qu'une réelle fécondité.

2. Les Problèmes de structure

a) *Mesure et dimensions de l' Economie.* Adonnée à l'Histoire des structures, l'Histoire économique l'est depuis les temps lointains d'Emile Levasseur, et elle y reste largement attachée. Elle la conçoit pourtant de façon bien différente, et sans cesse plus subtile.

C'est, avant tout, à la mesure et aux dimensions des Economies qu'elle s'applique avec bonheur. A ce point de vue, les études introduites par Fernand Braudel et reprises par Pierre Chaunu nous ont introduit dans un domaine très neuf, ouvrant des perspectives qui dépassent les sujets traités, si vastes soient-ils. De leurs computs et des considérations détaillées qui les accompagnent, sort l'idée féconde de la relativité dimensionnelle des diverses périodes de l'évolution économique. Il est, en effet, loin d'être indifférent à une Histoire consciente de son rôle dans l'élaboration de la Connaissance, que le trafic sévillan, qui, au XVI^e siècle, représente peut-être le plus puissant des trafics mondiaux, ne dépassait pas en volume celui de Concarneau au XX^e siècle, que la production totale annuelle, à la même époque, du premier groupe métallurgique européen, celui de Liège, se révélait bien inférieure au rendement journalier d'un haut-fourneau moderne. Non moins frappante est cette conception d'une «Economie-Monde», très lentement constituée en partant d'un profond et long écartèlement de la Planète entre d'immenses secteurs qui s'ignoraient, progressivement construite au cours des XVI^e et XVII^e siècles, renforcée, aux XVIII^e et XIX^e siècles, par la convergence d'une foule de facteurs fort divers. Dès le grand, le «beau» XVI^e siècle, l'extension résolue de l'«Atlantique des Espagnols» au «Pacifique des Ibériques» témoigne, dans une union intime des évolutions structurelles et des pulsations conjoncturelles qui les scandent, de la future symbiose des espaces planétaires, au cours d'une évolution majestueuse, où le Passé tend la main à l'Avenir.

b) *Les structures rurales*. Plus limitées dans leur principe, bornées à de petits morceaux de France, mais animées par des préoccupations d'envergure, les recherches en matière de structures rurales ne sont pas moins éclairantes. Dans le sillage de Pierre Goubert, et de son Beauvaisis exemplaire¹³, des travaux de René Baehrel¹⁴, de l'œuvre magistrale de Le Roy-Ladurie¹⁵, de l'admirable thèse de Pierre de Saint-Jacob¹⁶, des équipes nombreuses, ardentes, ingénieuses, scrutant la vie profonde des campagnes françaises du passé, introduisent la lumière dans les recoins les plus obscurs. Unissant intimement l'Économique au Démographique et au Social, recherchant, individuellement ou en groupe, les sources les plus neuves, inventant des méthodes de traitement sans cesse plus perfectionnées, joignant le comput et la recherche traditionnelle, ils poussent leurs investigations des techniques à l'exploitation, du régime de la propriété aux structures sociales et mentales. Elles sont relayées, pour le XIX^e siècle, par d'autres équipes, animées par les travaux de Georges Dupeux¹⁷ et d'André Armengaud¹⁸, de Philippe Vigier¹⁹ et de Pierre Barral²⁰.

Ainsi, d'une étude de plus en plus dense et continue des milieux locaux, des modalités régionales, de l'examen des «variétés», des

¹³ P. GOUBERT, *Beauvais et le Beauvaisis, de 1600 à 1730. Contribution à l'Histoire Sociale de la France du XVII^e siècle*. Paris, SEVPEN, 1960.

¹⁴ P. BAEHREL, *Une croissance. La Basse-Provence rurale (fin du XVI^e siècle - 1789)*. Paris, SEVPEN, 1961.

¹⁵ E. LE ROY-LADURIE, *Les paysans du Languedoc*. Paris, SEVPEN, 1966.

¹⁶ PIERRE DE SAINT-JACOB, *Les Paysans de la Bourgogne du Nord au dernier siècle de l'Ancien Régime*. Paris, les Belles Lettres, 1960.

¹⁷ GEORGES DUPEUX, *Aspects de l'Histoire Sociale et Politique du Loir-et-Cher (1848-1914)*. Paris, Mouton, 1962.

¹⁸ ANDRÉ ARMENGAUD, *Les Populations de l'Est-Aquitain au début de l'époque contemporaine. Recherches sur une région moins développée (1845-1871)*. Paris, Mouton, 1961.

¹⁹ PHILIPPE VIGIER. *La Seconde République dans la Région Alpine. Etude politique et sociale*. Paris, Presses Universitaires de France, 1963; et *Essai sur la répartition de la propriété foncière dans la région alpine*. Paris, SEVPEN, 1963.

²⁰ PIERRE BARRAL, *Le département de l'Isère sous la Troisième République (1870-1940)*. Paris, Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, n° 115, A. Colin, 1962.

concordances et des discordances, sort une série de «Frances» très représentatives de la vie intense et nuancée de la France rurale du passé, de son lent mouvement du «féodalisme» à la «modernité», des conflits qui l'ont divisée, des forces qui l'ont unie. Ainsi, pierre à pierre, se bâtit une image beaucoup plus proche du réel que les vastes, mais trop audacieuses constructions du passé.

c) *Les conditions du Capitalisme moderne.* Ce «repli» sur les grands problèmes de la Terre n'empêche pas l'Ecole française de rester attentive aux conditions de réalisation du Capitalisme contemporain. Depuis une quinzaine d'années, des travaux – parfois encore trop rares – se sont appliqués à l'analyse de l'investissement, des structures bancaires et de l'action des grands instituts de crédit, à l'étude de la formation des capitaux, au problème des transferts et des placements nationaux et internationaux. Bien sûr, c'est le XIX^e siècle qui a eu la préférence, plus «épanoui», à ce point de vue, que les siècles antérieurs, moins inaccessible, dans ses archives privées, que le XX^e siècle, «couvert» par le secret professionnel. De la grande thèse de Bertrand Gille²¹ et de ses travaux quasi exhaustifs sur les Rothschild, à l'admirable étude de Jean Bouvier sur le Crédit Lyonnais²², point central d'une œuvre aussi considérable que variée, au livre fondamental de Maurice Lévy-Leboyer²³, sur l'influence bancaire dans l'industrialisation de l'Europe, une «tradition» jeune, mais très féconde et suivie, s'est créée, tandis que se trouvaient posées les bases d'une histoire structurelle et surtout quantitative du phénomène bancaire dans le Monde hautement civilisé de l'époque contemporaine.

²¹ B. GILLE, *La Banque et le Crédit en France, de 1815 à 1848*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959. Du même auteur: *Recherches sur la formation de la grande entreprise capitaliste (1815-1848)*. Paris, SEVPEN, 1959. – *Histoire de la Maison Rothschild*. Genève, Droz, 2 vol. parus sur quatre, 1965 et 1967.

²² JEAN BOUVIER, *Le Crédit Lyonnais de 1863 à 1882. Les années de formation d'une banque de dépôts*. Paris, SEVPEN, 2 vol., 1961.

²³ MAURICE LEVY-LEBOYER, *Les Banques Européennes et l'Industrialisation Internationale dans la Première Moitié du XIX^e siècle*. Paris, Presses Universitaires de France, 1964.

3. Les Mouvements de l'Economie

Arrivés à ce point de notre quête, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que la division entre structurel et conjoncturel se révèle bien artificielle. De même que la vie mêle intimement les genres, la structure secrète la conjoncture, et, par ailleurs, les modifications quantitatives portent en elles-mêmes le germe de transformations structurelles. Cependant, à côté des recherches à «dominante» structurelle, dont l'importance demeure primordiale, l'Ecole française s'est, plus encore, tournée vers l'étude des mouvements, qui forme peut-être la partie la plus originale de son apport.

a) *Les influences.* Il est incontestable que le nom de C. E. Labrousse restera lié à cette étape de la Recherche. Le grand introducteur, avec l'Américain E. J. Hamilton, d'une conception vraiment nouvelle du Temps dans l'Histoire exprimait, dès 1932, à travers les pages de son «Esquisse», une grande partie des principes que le reste de son œuvre et celle de ses disciples élargira et appliquera. Lui-même se présentait comme un économiste de formation, fortement orienté par les maîtres-livres de François Simiand; mais il faisait subir une transformation profonde aux données de l'Economie pure, il les intégrait vraiment à une Histoire repensée, dominée, renouvelée. Attentif à la fois au Trend et aux «accidents» de la courbe, durement ressentis par les «témoins», il faisait des fluctuations de prix une des bases de l'économie, tandis que la considération des mouvements des revenus lui permettait de donner à sa recherche une poignante résonance sociale, tendance que sa thèse sur la «crise de l'Economie française à la fin de l'Ancien Régime» accentuait, par le biais de la crise viticole ou de la crise fourragère²⁴.

Plus tard, surtout à partir des environs de 1950-1955, une autre influence viendra s'ajouter, celle des Economistes; savants de l'Ecole scandinave²⁵, tel que Johan Akerman, de l'école italienne, plus encore économistes d'obédience américaine, de Schumpeter à

²⁴ Cf. la note n° 3.

²⁵ Cf., en particulier, de JOHAN AKERMAN, *Structures et Cycles Economiques* (Trad. fr., Bibliothèque de la Science Economique). Paris, Presses Universitaires de France, 3 volumes, 1955-1957).

Kuznets, de Rostow à Paul Bairoch. Certes, leurs vues ne viendront pas contredire celles de Labrousse, mais bien les compléter. Sans mépriser le rôle joué par les mouvements de prix dans les fluctuations à longue et courte période, ils insisteront sur la nécessité de rechercher les pulsations d'autres éléments au moins aussi dominants. Akerman surtout mettra l'accent sur l'impact de toute une série de «forces motrices» dans le lent ébranlement des structures, selon des rythmes d'amplitude et de durée variables, proportionnelles à la force d'impulsion.

b) *Les «dépassements»*. Sous l'effet de cette double influence, le champ des recherches sérielles s'est considérablement élargi. Pierre Chaunu, le premier, les a vraiment appliquées aux mouvements commerciaux de l'Atlantique des XVI^e et XVII^e siècles, au cours d'une magistrale synthèse. Aux limites de l'Histoire et de l'Economie, le groupe de recherche dirigé, dans le cadre de l'Institut de Science Economique Appliquée, par Jean Marczewski, s'est attaqué à la production agricole et industrielle, aux mouvements de la population, s'efforçant de poser, dans le cadre de la France d'Ancien Régime, les bases d'une Histoire totalement quantitative, passant des phénomènes du Produit brut et net à ceux du Revenu National, voire de la consommation, en vue de l'établissement de bilans globaux²⁶; quelle que soit la marge d'erreur que peut comporter une semblable tentative, dans un milieu qui s'y prête peu, quelle que soit l'ampleur des interpolations auxquelles les chercheurs doivent se livrer, une telle démarche reste cependant d'une grande fécondité. Ces recherches, à leur tour, entraînent d'autres. Elles amènent les savants à discerner des concordances – et aussi des discordances – entre mouvements français et mouvements internationaux, à mieux préciser, à la suite de Pierre Chaunu, les «respirations» courtes ou longues de l'Economie. Plus encore, l'étude de la Croissance, suscitée par l'examen de tous ces mouvements, et aussi

²⁶ Cf. en particulier: J. MARCZEWSKI, *L'Histoire quantitative; buts et méthodes*. J. C. TOUTAIN, «Le Produit de l'Agriculture française de 1700 à 1958», dans *Cahiers de l'Institut de Science Economique Appliquée*, Série AF, n° 115, 2 vol., 1961. T. J. MARKOVITCH, «L'industrie française de 1789 à 1964», dans *Cahiers de l'ISEA*, Série AF, n° 163, 173, 174, 179; 1963 et 1966.

par des contacts plus intimes avec les travaux des économistes, vient, de plus en plus, se placer au centre des préoccupations qui animent les historiens de la jeune génération. A ce point de vue, les travaux de François Crouzet sur le phénomène d'industrialisation se révèlent très prometteurs. Tandis que, sous son égide, se précise une conception plus nuancée du «démarrage» et du rôle du facteur agricole dans son accomplissement, la construction d'un indice de la production industrielle française au XIX^e siècle, fondée sur des bases indiscutables et sur un comput aussi ingénieux que sûr, introduit nos recherches dans des voies toutes nouvelles; elle brise la «périodisation» traditionnelle, elle entraîne, dans une évolution complexe, de nouvelles césures et de nouveaux rythmes; elle nous montre que la concordance est loin d'être obligatoire entre mouvement des prix et pulsations industrielles, voire économiques²⁷. Ainsi, s'affirme une «émergence» de l'Histoire au cœur de la Contemporanéité, tandis que se dessine assez nettement, de sa part, le souci d'être «utile», c'est-à-dire totalement humaine.

III. Les perspectives

Il semble bien que l'Ecole française ait réalisé une partie importante de ses ambitions initiales. Par l'ampleur de ses prises, par la variété de ses recherches, par l'originalité de ses principes, elle paraît faire bonne figure dans le mouvement historiographique international. Elle ne va pas non plus sans comporter des faiblesses.

1. Les faiblesses

a) Les lacunes méthodologiques. Il est, tout d'abord, certain que la Recherche en matière d'Histoire Economique souffre, en France, d'un certain nombre d'insuffisances de caractère méthodologique. Bien des chercheurs manquent d'une culture économique suffisamment entendue; il ne s'agit pas d'un fait nouveau, et Marc Bloch dé-

²⁷ F. CROUZET, «Essai sur la construction d'un indice annuel de la production industrielle française au XIX^e siècle», dans *Annales*, t. 25, fasc. 1, 1970, p. 56-99.

plorait de n'avoir pas reçu, dans ce domaine, toute la formation souhaitable. Il est, en effet, certain que, pour bien des membres de l'École française des historiens-économistes, le maniement de notions que leurs collègues anglo-saxons sont mieux à même de maîtriser, apparaît assez malaisé. Le langage mathématique ne leur est pas toujours familier et leurs hypothèses de travail ne sont pas toujours formulées en des termes assez rigoureux. Il s'agit d'un problème de formation et d'«orientation», qui ne pourra être résolu que progressivement, par les jeunes générations.

Par ailleurs, la multiplicité des centres d'intérêt témoigne, sans doute, de l'originalité et de la qualité des chercheurs; elle dénote parfois aussi une dispersion regrettable des efforts. Faut-il renoncer au travail «artisanal», et lui préférer le labeur d'équipes disciplinées, orientées par des directeurs qualifiés? La question reste posée, et les tenants des deux solutions s'affrontent. Il semble, à l'heure actuelle, que si, dans bien des domaines, où la documentation est immense, l'«organisation» s'impose, il n'en reste pas moins que le «chef-d'œuvre», résultat de longues années de recherches solitaires et d'une quête ardente, demeure indispensable; c'est par une glorieuse et abondante collection de grandes thèses que la Recherche historique française a progressé de façon décisive.

Enfin, au-dessus de ces incertitudes, certains se plaignent, parfois à juste titre – d'un «envahissement» du «Social» dans la recherche proprement économique. L'Histoire économique leur apparaît ainsi comme trop largement définie, comme trop «compréhensive», et, pour tout dire, un peu «délaissée».

b) *Les lacunes «logiques»*. Dans un autre ordre d'idées, l'École française apparaît comme dédaigneuse de certains cantons. Elle persiste, le plus souvent, à «refuser» le XX^e siècle et à répugner à l'entrée dans la contemporanéité, sous des prétextes divers: insuffisance des sources ou absence d'un «recul» suffisant. Mais, si, selon la forte pensée de Marc Bloch, le passé n'est vraiment explicable qu'en fonction du présent, on peut regretter qu'une certaine timidité, ainsi que des scrupules fort honorables, nous privent des nécessaires «aboutissements». Par ailleurs, l'«Industriel» attire moins que le Rural, le Commercial ou le Bancaire, quelle que soit l'impor-

tance des travaux de Bertrand Gille²⁸ et de Claude Fohlen²⁹. Et pourtant, la considération de la micro-économie, les études d'entreprises, dans leurs rapports avec les mouvements généraux sont absolument indispensables à la construction d'une Histoire économique globale. Enfin, quels qu'aient été les efforts, souvent remarquables, déployés par Bertrand Gille et Maurice Daumas pour développer une Histoire des techniques qui ne soit plus une pure Histoire des inventions³⁰, grâce à la détermination des facteurs et des aires de diffusion, des incitations et des résistances, ils n'ont pas été suivis autant qu'on aurait pu l'espérer. Et pourtant, grâce à leur action, s'est ouvert, pour la Recherche, un immense domaine, dont la fécondité est évidente. Un grand travail, en active gestation dans la région alpine, est en train de montrer tout ce qu'une Histoire des Techniques, prise dans le sens le plus large du terme, peut apporter à une connaissance profonde des évolutions à la fois structurelles et conjoncturelles³¹.

2. Orientations actuelles et Perspectives

a) *L'intérêt pour le « Régional »*. Cependant, ces doléances demeurent assez vaines; l'essentiel est plutôt de considérer l'Histoire « qui se fait ». A ce point de vue, les orientations présentes sont d'une certaine netteté.

Il paraît, tout d'abord, manifeste que l'Ecole française soit

²⁸ Cf., en particulier, ses nombreuses études et celles de tout un groupe de travail, parues dans la *Revue d'Histoire de la Sidérurgie* (depuis 1960) devenue, en 1969, *Revue d'Histoire des mines et de la métallurgie*, publiée par Le Centre de Recherches d'Histoire de la Sidérurgie, de Nancy.

²⁹ CLAUDE FOHLEN, *L'industrie textile au temps du Second Empire*. Paris, Plon, 1956.

³⁰ Cf. la collection de la Revue *Techniques et Civilisations* dirigée par BERTRAND GILLE (Editions Métaux, 1951-1956), la *Revue d'Histoire de la Sidérurgie*, précitée, et la grande *Histoire Générale des Techniques*, publiée sous la direction de MAURICE DAUMAS. Paris, Presses Universitaires de France, 3 vol. actuellement parus, 1962-1968.

³¹ Il s'agit de la thèse de M. HENRI MORSEL, actuellement en cours, sur l'industrialisation des Alpes françaises au XX^e siècle.

moins encline que par le passé à voir la France comme une totalité, et qu'elle est de plus en plus sensible aux régions très diverses, qui coexistent au sein de l'ensemble national. L'étude des «espaces économiques», de leur devenir, combinant heureusement les méthodes d'appréhension les plus variées, a attiré certains «centres» universitaires, celui de Caen, celui de Toulouse, celui de Lyon aussi. Au-dessus de travaux «érudits» et souvent trop localisés, on peut estimer que le développement de recherches largement conçues sur les structures et les croissances permettra de repenser le phénomène régional dans une optique nouvelle et de lui rendre toute sa valeur. La connaissance de l'Economie nationale en sortira incontestablement améliorée et rajeunie, plus nuancée et moins abstraite aussi.

b) *L'appréhension des conditions matérielles de la vie économique.* Dans un sens différent, mais non moins profond, Fernand Braudel a, depuis plusieurs années, puissamment contribué à ouvrir de nouvelles perspectives, en étudiant systématiquement, par lui-même et à travers l'effort coordonné de toute une équipe, œuvrant dans le cadre de la Revue *Annales*, le problème immense des conditions matérielles de la vie économique, à travers cinq ou six siècles d'Histoire. Vieux problème, abordé jadis qualitativement et sous la forme d'un échantillonnage totalement arbitraire, par les manuels d'Histoire dite «générale» du XIX^e siècle, renouvelé par un effort vraiment scientifique, basé sur des enquêtes suivies, menées à travers les textes et les chiffres, l'Espace et le Temps, à l'aide des ressources de la médecine, de la diététique, de la géographie ancienne et de l'agronomie, replaçant les Economies dans leur contexte «quotidien», dans la simple humilité de la condition humaine et de ses élémentaires besoins. Derrière l'agriculture apparaît ainsi l'alimentation; derrière l'industrie textile, le vêtement. Minutieuses, volontairement appliquées à des points particuliers, toutes ces enquêtes, bien qu'encore limitées, se révèlent, dès à présent, significatives. Elles nous découvrent, sur les «Aires de Civilisation Economique», des perspectives nouvelles.

Dès à présent, le travail est assez avancé pour que le maître d'œuvre ait pu nous apporter cette grande synthèse qu'est le premier volume de l'ouvrage de Fernand Braudel, «Civilisation maté-

rielle et capitalisme»³². Reprenant les idées qui avaient formé la trame de la «Méditerranée», l'auteur les précisait à la lumière d'une réflexion qui n'avait cessé de s'aiguiser, ainsi que d'une lecture sans bornes. Il distinguait ainsi, dans la profondeur de la vie économique, plusieurs «couches» superposées de vivante Histoire: tout en bas, fondamentalement, la vie matérielle, avec ses exigences aussi variées que contraignantes; plus haut, la «vie économique», «étage privilégié» de la vie quotidienne, à plus large «rayon», née de l'échange et des transports, de l'opposition et des relations entre pays de structure économique différente, et aux degrés d'évolution fort variables, générateurs de mouvements et de «pulsations»; à l'étage supérieur enfin, le «capitalisme», issu du calcul et de la rationalité, expression suprême, bien que transitoire, d'une certaine forme de civilisation et du mouvement de l'Histoire. Sans doute, ne s'agit-il encore – et F. Braudel, avec sa prudence habituelle, le souligne nettement – que d'une hypothèse. Mais la multiplicité des faits et des considérations qui viennent l'appuyer nous permet de penser qu'elle connaîtra, par la suite, bien des développements.

c) *Coup d'œil sur l'avenir*. Au-delà des ultimes réalisations, s'esquissent, dès maintenant, des directions de recherche qui, on peut l'espérer, se renforceront dans l'avenir.

Si Pierre Chaunu a eu le grand mérite de poser le problème de la création d'une économie mondiale dès le début des Temps Modernes, la formation du Monde Economique Contemporain, s'inscrivant dans des perspectives à la fois semblables et différentes, semble attirer, parmi les jeunes chercheurs, certains esprits parmi les meilleurs. Dans ce domaine, la thèse fondamentale de Maurice Lévy-Leboyer pose nettement la question, pour la première moitié du XIX^e siècle, à l'aide d'«échantillons» significatifs; il semble que ce grand effort ne soit pas destiné à rester isolé.

D'autre part, si les rapports de la France et du Monde, et, mieux encore, la situation de la France dans le Monde restent assez largement en dehors du champ des recherches françaises, les prises de l'Ecole s'élargissent, et la quête s'insinue dans les deux Amériques,

³² F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle et capitalisme (XV^e–XVIII^e siècle)*. Tome premier, Paris, A. Colin, 1967 (Collection «Destins du Monde»).

sous l'impulsion de Claude Fohlen et de Frédéric Mauro, en Extrême-Orient par l'œuvre de Jean Chesneaux³³.

Il semble enfin que le problème à la fois immense et terriblement ardu des relations entre Economie et Civilisation, soit abordé par le dernier livre de F. Braudel, auquel nous faisons allusion. La voie est sans doute parsemée d'écueils; elle suppose que soit défini plus exactement le terme de «civilisation»; elle exigera, de la part de ceux qui l'aborderont, une grande culture et une forte aptitude au «choix». Mais il est incontestable que l'accès de cette question capitale nous offrirait le moyen de mieux comprendre l'évolution des Economies, en les replongeant dans le grand courant des civilisations. Ainsi pourrait être découvert un acheminement possible vers une véritable synthèse historique, associant étroitement l'Histoire Economique à l'Histoire des Sociétés, à celle de leur vie intellectuelle et mentale. Ainsi pourrait se réaliser une sorte d'«Histoire totale». Utopie ou réalité de demain? L'avenir en décidera.

* * *

Le tableau perspectif que nous nous sommes efforcés de tracer à grands traits, témoigne d'une nette discordance entre les ambitions affirmées et les réalisations effectives. Quel que soit l'effort accompli, l'Ecole française dénote une certaine inaptitude à appuyer son étude de l'Histoire sur une réflexion théorique suffisante, et une regrettable tendance à négliger les mécanismes proprement économiques, sous prétexte de ne pas se «couper» de l'Homme. Elle lance parfois des affirmations téméraires, voire provocantes. Elle manifeste une propension à la généralisation abusive, voire à l'abstraction et même à un certain arbitraire; les choses lui paraissent parfois moins complexes qu'elles ne le sont en réalité, dans son désir – en soi légitime – de penser les phénomènes à l'échelle planétaire.

³³ Cf. en particulier l'excellent guide de CLAUDE FOHLEN, *L'Amérique anglo-saxonne de 1815 à nos jours*. Paris, Presses Universitaires de France (Collection «Nouvelle Clio», t. 43, 1965). JEAN CHESNEAUX, *Le mouvement ouvrier en Chine, de 1919 à 1927*. Paris, Mouton, 1962. F. MAURO, *Etudes économiques sur l'expansion portugaise (1500-1900)*. Paris, Centre culturel portugais, 1970.

Cependant, l'Historiographie économique française profite des qualités de ses défauts, grâce à ce perpétuel souci qui l'anime de replacer chaque cas particulier dans une «totalité». Il est possible que cette totalité, telle que nous la concevons, largement orientée par les conditions matérielles et par la constante pression du Social, ne soit pas entièrement conforme à toutes les réalités objectives. Mais nous n'avons garde, en général, d'oublier que l'Homme ne se nourrit pas entièrement de pain, et que d'autres facteurs que ses besoins élémentaires le mettent en mouvement. Loin de nier le pouvoir des idées et des passions, nous estimons que notre Histoire, même «globale», ne constitue qu'un apport très partiel à un ensemble plus vaste.

Une des grandes ambitions de Marc Bloch, qu'il aurait voulu exprimer dans un des chapitres de son «Métier d'Historien» dont il n'a donné que le plan³⁴, aurait été de voir dans quelles conditions pourrait être réalisée, par l'Histoire, la synthèse suprême que l'on serait en droit d'attendre de son long effort. Répondant plus tard à cette grave question, Georges Lefebvre estimait, dans une retentissante communication à la Société d'Histoire Moderne³⁵, que l'insuffisant avancement de notre Science ne permettait pas, dans un avenir prévisible, de résoudre positivement un problème que l'Historien, en mal de justification, se pose sans cesse, et avec angoisse, à lui-même.

Pourtant, nous estimons, au sein de l'Ecole française, qu'à cette trop lente construction, l'Histoire Economique peut et doit apporter une certaine vision du Monde et de son Destin. Nous tirons de cette espérance, qui nous paraît digne d'estime, la ferme volonté de persévérer dans cette préoccupation essentielle d'explication globale, qui met sans doute – et parfois cruellement – en exergue les évidentes insuffisances de nos recherches, nous faisant mesurer l'abîme qui sépare le possible du souhaitable, mais qui nous paraît quand même légitimer nos efforts, donnant, en quelque sorte, à notre discipline, ses lettres de noblesse et sa pleine valeur.

³⁴ MARC BLOCH, *Apologie pour l'Histoire*, *op. cit.*, p. 106.

³⁵ GEORGES LEFEBVRE, «La synthèse en Histoire» dans *Bulletin de la Société d'Histoire Moderne*, 50^e année, 10^e Série, n^o 25, octobre à novembre, 1951, p. 7-13.